

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Lyne Richard, Ryad Assani-Razaki, Francine D'Amour

Sébastien Lavoie

Number 137, Spring 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62336ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, S. (2010). Review of [Lyne Richard, Ryad Assani-Razaki, Francine D'Amour]. *Lettres québécoises*, (137), 35–36.



Lyne Richard, *Il est venu avec des anémones*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2009, 181 p., 19,95 \$.

Fausses nouvelles, bonnes nouvelles

Un joyeux roman éclaté, tragique et postmoderne qui nous est présenté sous forme de nouvelles, allez savoir pourquoi.

La forme du livre m'a rappelé vaguement *Le dompteur d'ours* d'Yves Thériault. Chaque nouvelle est largement autosuffisante et son pouvoir d'évocation se trouve démultiplié au contact des autres nouvelles qui lui répondent. Les deux premières et les deux dernières histoires du livre ne sauraient être lues à une autre position que celle que leur a assignée l'écrivaine. Pourtant, c'est présenté comme des nouvelles. Pourquoi pas.

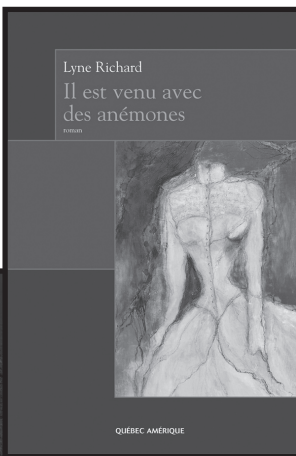
UN ROMAN GRANDIOSE !

Ça se passe à Roses-sur-Mer, « un endroit qui aime voir les gens mourir » (p. 137).

Tout semble avoir commencé en juillet 1846. Elle s'appelait Rose et attendait, près de la mer, dans la robe qu'elle projetait de porter lors de son mariage avec son amoureux



LYNE RICHARD



François, « parti en bateau depuis deux mois » (p. 15) et qui devait être revenu depuis déjà trois semaines. Depuis ces trois semaines, tout chez la belle « s'assèche et meurt » (p. 15). Quand son frère vient la voir au bord de l'eau et la touche, elle « se défait immédiatement en cendres très fines [...] parfumées » (p. 16), puis les vagues viennent lécher le rivage avec

intensité et laissent derrière elles, une semaine plus tard, un rosier qui chante avec la voix de la belle. Ainsi est née la malédiction de Roses-sur-Mer, un village où la mort se substitue élégamment à la vie.

LE MAL-ÊTRE

Tous les personnages sont habités par un mal-être aussi grand qu'est magnifique le lyrisme agonisant qu'emprunte l'auteure pour nous livrer ces récits. C'est beau ! C'est *La héronnière* avec du réalisme magique ; et c'est écrit avec la même finesse que celle de, disons, Louise Dupré ou Michèle Péloquin. Le récit ne sacrifie rien à la recherche stylistique. Elle fait dans la « tragédie rendue de façon si poétique » (p. 126), où l'écrivaine injecte à son lecteur un fatalisme ironique vaguement narquois.

Tout, dans ce livre, est tragédie. Tragédies de bourgeois, préciseront les cyniques. C'est que toutes ces histoires sont axées sur les problèmes existentiels, sur ce spleen qui est généralement l'apanage de ceux qui n'ont plus à s'occuper de leur survie.

L'écrivaine fait aussi dans la mise en abyme avec ce livre qui revient de nouvelle en nouvelle : *Il est venu avec des anémones*. Et tout cela n'est pas innocent. C'est que tout tourbillonne lentement, dans ce livre, tout revient sans cesse. D'ailleurs, sitôt le livre terminé, une grande envie de le relire sur-le-champ m'a saisi afin de m'assurer d'avoir bien distingué tous les personnages, toutes les images, toutes les odeurs qui reviennent sans cesse, comme des leitmotifs. Et puis je ne sais pas ce que j'ai avec l'Alzheimer, mais c'est encore une nouvelle traitant de cette maladie qui m'a le plus touché ; elle s'appelle « Ma mémoire d'elle ».

Peu importe dans quelle petite case littéraire entrent ces histoires, l'important pour vous est de savoir que ce livre est à mettre entre toutes les mains.

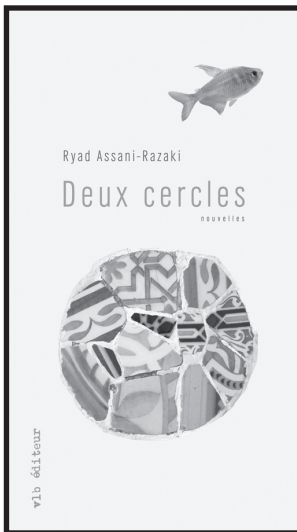


Ryad Assani-Razaki, *Deux cercles*, Montréal, VLB éditeur, 2009, 239 p., 24,95 \$.

Cette jeunesse trop fougueuse

J'ai toujours eu l'impression que l'écriture était un métier où il fait bon vieillir et, régulièrement, des livres comme celui-ci me rappellent qu'il faut à l'écrivain un minimum de maturité.

Partir, c'est tuer irrémédiablement l'être que l'on est pour emprunter des habits qui seront désormais imposés par les autres. On peut s'imaginer pouvoir en revenir, retourner vers ceux qu'on a connus ou aimés, plus sage et plus riche des enseignements de la terre d'exil... (« Pourquoi non ? ») Remarquez bien que l'exil peut très bien être intérieur ; on peut imaginer un homme s'appliquant « à ne devenir "personne", se rendant ainsi insaisissable » (p. 28). Peut-être, mais ce sont des plans pour devenir fou et aller finir sa vie en enroulant son abondante chevelure autour de la branche d'un arbre en « en deven[ant] l'étrange fruit » (p. 39, « Interstice »).



conjoint folâtrant avec quelque séductrice (« Termite »).

Onze nouvelles d'un bonheur très inégal attendent le lecteur. Personnellement, j'ai passé malgré moi plus de temps à regarder le plafond qu'à lire ces très longs paragraphes trop touffus où l'auteur ignore remarquablement la première règle de la nouvelle, celle de la concision. J'ai parfois été touché par quelques histoires, comme celle, tout en nuances, de cet Asiatique à peine capable de passer sa commande au *fast food* et obligé de se laisser humilier par une arrogante caissière pour obtenir un jouet promotionnel (« Deux cercles »).

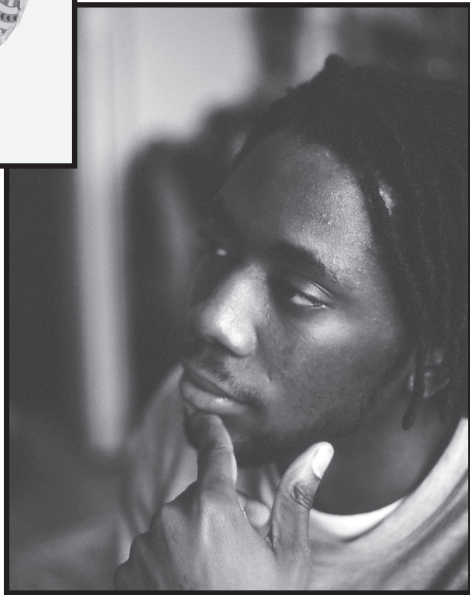
DES HISTOIRES MANICHÉENNES

Pourtant, là comme ailleurs, l'auteur use de manichéisme afin de tendre ses ressorts dramatiques. Si plusieurs critiques ont noté une maturité dans le propos de ce jeune auteur, c'est qu'ils ont confondu la maturité avec la gravité du propos et de son ton, nécessairement à l'avenant. Plutôt que d'encenser avec condescendance cet auteur qui a tout le potentiel pour devenir écrivain, dénonçons plutôt ces trop fréquents relents d'adolescence qui perlent au détour de plusieurs histoires :

On dit que Dieu a créé l'Homme à son image, parce qu'il lui a donné la possibilité de « choisir » son destin. Dans ce cas, cela ne s'applique qu'à certains hommes. Les autres, la grande majorité, s'efforcent simplement d'être à l'image des premiers, et ils n'ont pas d'autre choix. Se conformer ou mourir. Allons-y donc ! Construisons des gratte-ciel ! Mangeons des Corn flakes ! (p. 41)

L'auteur sait forger une phrase, mais j'ai tout de même trouvé le style un peu pompié : « L'habitude est comme un sac de glace, elle apaise en sectionnant les nerfs qui attachent à la vie. Et je suis totalement habitué. » (p. 72)

Certains n'émigrent que pour accompagner leur conjoint et se retrouvent seuls dans un environnement qui ne leur est absolument pas familier, où ils ne se sentent bien que dans leur chambre, repliés sur cette couverture de lit qu'ils traînent depuis longtemps, depuis leur pays d'origine, en fait. Ces gens-là, déracinés et délaissés, sont la proie idéale pour des intrigantes musulmanes qui ont un prénom comme Nabila, et ils ont tout le temps du monde pour s'imaginer, à tort ou à raison, que leurs



RYAD ASSANI-RAZAKI

Francine D'Amour, *Pour de vrai, pour de faux*, Montréal, Boréal, 2009, 187 p., 22,50 \$.

In fiction veritas

Comment les histoires naissent-elles dans la tête des auteurs, comment fictionnent-ils le réel ? Pourquoi écrivent-ils ? On s'est tous déjà posé la question, mais cela méritait-il une réponse pour autant ?

Enfant, je me demandais toujours si le clignotant se dé-clignotait tout seul quand la voiture prenait le virage ou si, en tournant le volant, le conducteur le dé-clignotait d'un mouvement qui m'était imperceptible. J'ai longtemps refusé d'analyser plus avant le phénomène. À l'époque, je n'avais pas peur de monter dans une voiture, car l'aventure avait quelque chose de magique ; il y avait dans la voiture ce je-ne-sais-quoi de ouaté qui me disait que tout se passerait comme dans une belle histoire. Aujourd'hui, c'est le réel qui s'enfonce dans la fiction. À son détriment, me semble-t-il.

VRAI OU FAUX ?

Qu'est-ce qui est vrai ? Comment l'auteure est-elle devenue ce qu'elle est devenue ? Qu'est-ce qui l'anime ? Ce sont là les questions de la consécration... Or, je n'avais jamais lu Francine D'Amour avant. Il est certains livres qu'il faudrait orner d'un avertissement : « Le lecteur doit être familier de l'œuvre pour être complice du texte. » Je me suis retrouvé devant un ouvrage dégoulinant de sens où surgissent quelques courtes nouvelles biens ciselées, mâtinées d'un léger détachement ironique. Des histoires qu'apprécieront probablement ceux qui ne s'empâtouilleront pas dans les préambules et les apostilles qui accompagnent ces récits. C'est que toutes ces histoires sont littéralement encadrées par des notes de l'auteure, qui situent les récits par rapport au réel et, ce faisant, leur enlèvent tout intérêt.

Le personnage qui la représente fume, aime les chats, craint notamment les chiens, est oublieuse de ses sacs à main et autres parapluies, etc. ; comme Francine D'Amour, précisera-t-elle... ou non. Ce n'est pas important. Ce qui compte, c'est l'intrusion du réel dans la fiction, dans toutes les fictions. Ainsi, cette narratrice ou personnage central qu'on reconnaît de nouvelle en nouvelle à cause de ses tics et de ses peurs presque dignes de Woody Allen. Sans attaches au réel, le procédé aurait pu ne pas être agaçant, mais avec celles-ci le lecteur que je suis a eu l'impression d'être pris pour un demeuré. Oui, M^{me} D'Amour, on vous a reconnue. C'est d'ailleurs ça, le principal problème de votre ouvrage.

Au moins, quand son dernier « roman » (c'était écrit comme ça sur la jaquette) est sorti, Marie-Sissi Labrèche répétait à qui mieux mieux que, maintenant, elle écrivait de la fiction et de l'autobiographie. Dans le site des éditions du Boréal, c'est d'ailleurs écrit « Romans et récits ». Sur la page Internet du livre de M^{me} D'Amour, comme sur le livre lui-même, ne figure que « Nouvelles ». Imposture.

La période où j'ai commencé à craindre la voiture coïncide plus ou moins avec l'époque où j'ai percé le secret du clignotant, percé la magie de la voiture. Ici, si le procédé fiction-réel peut amuser pendant une ou deux nouvelles, le réel prend tôt sur lui de tuer tous les plaisirs que procure la fiction.